

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo  
Au Collège de Saint-Maurice

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68b, p. 3-11

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## *Au Collège de Saint-Maurice*

### **RAOUL FOLLEREAU à la Grande Salle**

Des mains, un regard... et surtout une parole chaleureuse, des mots ardents qui livrent du vécu ! Il s'établit aussitôt un contact d'une qualité rare entre le conférencier et son auditoire : cette communion est le fruit de la rencontre de deux jeunesse, celle de l'âge et celle du cœur.

« C'est un vieil homme très usé qui revient vers vous, mais avec un cœur tout neuf, un cœur de 20 ans que rien n'a atteint. » Ces jeunes — ceux du monde entier —, cet alerte septuagénaire les aime vraiment, avec passion, celle-là même qu'il met à la réalisation de son idéal. Grâce à eux, ce capitaine de l'impossible a remporté l'une de ses plus belles victoires : le vote massif de l'Assemblée Générale de l'ONU décidant que désormais, dans les budgets nationaux, la valeur d'un jour d'armement sera consacrée chaque année à la lutte contre la famine et la misère. C'était en 1964 : près de trois millions de jeunes de 125 pays avaient signé son initiative « Un jour de guerre pour la paix ».

Lucide, prophétique, Raoul Follereau dresse le bilan de vingt siècles de christianisme ; les chiffres avancés s'accrochent solidement à la toile de fond des trente-deux tours du monde qu'il fit avec son épouse, ou relèvent directement des statistiques officielles des organismes de l'ONU. Ces nombres, qui ne pénètrent que difficilement dans la conscience universelle, sont inquiétants :

en 1935, les peuples de la misère et de la faim formaient le 38 % de l'humanité ; au rythme actuel, ils en seront les 3/4 en 1980. Et le 60 % de cette multitude a moins de 20 ans. Notre terre compte 1 milliard 200 millions d'analphabètes, et près de 800 millions d'êtres humains n'ont encore jamais vu de médecin. Après la seconde guerre mondiale, de 1945 à 1968, plus de 100 guerres ou conflits armés ont surgi dans les diverses parties du monde ; la folle course aux armements continue, alors que l'actuel stock atomique suffirait à détruire au moins 40 fois l'humanité. Et, pour terminer le sombre tableau, le conférencier a raison de déclarer que « la faim des hommes précipitera la fin du monde ».

Voilà pour le passif. Ces données, les jeunes ne les mettent pas en doute, tellement ils sentent et pressentent la triste réalité qu'elles traduisent. Et puis, Follereau leur a dit : « Demain, c'est vous. » Face à ces immenses problèmes, on ne peut porter à l'actif de ce bilan que fort

peu de réalisations extérieures. Mais il devrait au moins y avoir chez les chrétiens une prise de conscience générale de leur situation de privilégiés : « pourquoi eux et pas vous ? », leitmotiv apte à susciter l'idée d'une compensation possible et à provoquer notre démarche vers les autres comme une façon de nous excuser de notre propre bonheur. Mais il y a plus. Si en effet les chiffres ne souffrent pas d'équivoque, le baptême lui aussi a ses exigences. « Car enfin, dit Follereau, si nous ne sommes pas capables de porter la souffrance des autres, l'angoisse de la misère universelle dans notre pauvre petit cœur, à quoi nous sert-il d'être baptisés ? Si nous ne sommes pas capables de porter à tous sans exception, où qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, au prochain qui est au bout du monde et à l'étranger qui est tout près de nous, si nous ne sommes pas capables de lui porter le message d'amour, comment oserons-nous dire que nous sommes chrétiens ? » Telle est la consigne de l'an 2000 : être les messagers de la fraternité chrétienne à travers le monde. Pour Follereau, l'exigence de l'amour s'impose d'une manière impérieuse : « S'aimer ou disparaître », ou alors cette autre formule lapidaire : « la bombe atomique ou la charité ». Il n'y a pas d'autre alternative pour ce mystique.

Comme solution d'avenir, Raoul Follereau propose de prendre au sérieux la Parole dite, il y aura bientôt 2000 ans, par un homme pauvre, humble, qui mourut solitaire, parce qu'il voulait aimer tous les hommes. Pour répondre à la douce invitation de Jésus de Nazareth, il s'est inventé une voie où il s'est engagé tout entier : la bataille de la lèpre. Grâce à lui, les lépreux seront considérés comme des malades normaux, les léproseries-prisons céderont la place à des centres de traitement et à de vrais sanatoriums. Par son action auprès des gouvernements, il a obtenu la libération juridique et sociale des lépreux ; par le réconfort de sa présence et de son amitié, « l'homme qui embrasse les lépreux » a donné à ces malades vers lesquels il allait « les mains parfois vides, mais toujours les mains tendues », il leur a redonné l'espoir et le goût à la vie, il leur a rendu leur dignité d'hommes. Fort de sa victoire après 15 ans de lutte acharnée, Follereau décide d'entreprendre dès 1962 la bataille contre toutes ces vraies lèpres que sont « la misère, la faim, l'égoïsme, le fanatisme, la lâcheté ». Aux gens bien informés qui estiment impossible de changer quoi que ce soit, car c'est ainsi depuis que le monde est monde, le « Vagabond de la Charité » répond que « la seule chose impossible, c'était de laisser 15 millions d'êtres sans soins, sans secours, sans amour ; la seule chose impossible, c'est aujourd'hui d'accepter de manger, de dormir et de rire, alors que les 2/3 de l'humanité souffrent, saignent et se désespèrent ». Ainsi, une chose est claire : impossible n'est pas chrétien. Preuve en soient les victoires remportées envers et contre tout, dont la moindre n'est sans doute pas d'avoir guéri une multitude de « bien-portants ».

L'après-midi du 15 novembre 1971 laissera dans la mémoire des jeunes gens et jeunes filles du Collège et des pensionnats voisins le souvenir d'une rencontre lumineuse. Nul doute que fleurira dans leur esprit et leur cœur le témoignage donné et accueilli. Que personne n'a le droit d'être heureux tout seul ; que la seule vérité, c'est de s'aimer, et qu'aimer, c'est partager, voilà autant de clés que, selon le pasteur Alain Burnand, les jeunes mettront à leur trousseau et qui leur ouvriront les portes du bonheur. « Le plus grand malheur, en effet, n'est-il pas de n'être utile à personne, en s'arrangeant sa petite vie bien à soi ? »

Raoul Follereau ? un regard... à rencontrer et à soutenir ; des mains... qu'il faudrait remplacer ; une parole... qui mérite un écho multiple et prolongé.

### **Quintette baroque de Winterthour**

A quelques mois d'un concert éblouissant donné par l'Ensemble baroque de Paris (cela se passait le 16 mars de l'année dernière), les Jeunesses Musicales de Saint-Maurice nous présentaient, le mardi 14 novembre, un autre ensemble du même genre, le Quintette baroque de Winterthour formé lui aussi d'artistes de grande classe : Martin Wendel, flûte, Hans Steinbeck, hautbois, Mirko Pezzini, violon, Manfred Sax, basson, Oskar Birchmeier, clavecin. S'ils se sont donné comme premier but de révéler aux mélomanes des œuvres peu connues du répertoire baroque et pré-classique, ils introduisent également dans leur programme de nombreuses compositions inédites et même des œuvres de musique contemporaine.

On pourra trouver peut-être qu'ils n'ont pas le panache des prestigieuses virtuoses parisiens. En tout cas, ils se mettent au service de la musique sans aucune recherche d'effets, avec une très grande sincérité intérieure et une fusion remarquable.

On entendit tout d'abord un Concerto de Vivaldi en sol mineur pour les cinq instruments, puis une délicieuse Sonate en Ré majeur pour flûte, violon et basse continue de Haendel. Le Quatuor en La majeur pour flûte, hautbois, violon et basse continue de Janitsch, un illustre inconnu chez nous, se rapprocherait déjà du style d'un Jean-Christien Bach. Une bienheureuse surprise nous attendait après l'entracte : deux œuvres de compositeurs suisses extrêmement savoureuses. De Frank Martin, notre grand Maître genevois, la Pièce brève pour flûte, hautbois et clavecin n'a qu'un défaut : c'est qu'elle nous laisse sur notre faim. De même, la Petite Suite pour flûte, violon et clavecin d'Arthur Honegger. Il est si nécessaire, chez nous, de nous familiariser avec une musique

contemporaine de cette valeur. Ignaz Hozbauer est aussi un inconnu parmi tant d'illustres compositeurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son Quintette en sol majeur pour flûte, violon, cor anglais, basson et clavecin nous a révélé un musicien attachant, assez proche de Joseph Haydn.

Encore une soirée de musique intime et enrichissante à l'actif des Jeunesses Musicales de Saint-Maurice.

### **Orchestre Rococo de Stuttgart**

Nous étions très fiers d'applaudir, ce vendredi 28 janvier, René Klopffenstein, un ancien élève de notre collègue. Il y fit ses études classiques tout en suivant des cours de piano auprès de Madame Thompsen-Dunand à Aigle. Il joua même à l'occasion la partie de piano et celle de timbales au sein de l'Orchestre du Collège. Après son examen de maturité, il eut entre autres chances celle de fréquenter les cours d'Igor Markévitch, à Paris, qui l'initia à la direction d'orchestre. Il fut appelé tout récemment à Montreux pour assumer la Direction artistique du Septembre musical. Entre-temps, il continue de diriger des orchestres et d'organiser des tournées de concerts qui le conduisent jusqu'au Japon.

L'autre soir donc, il se trouvait à la tête d'un orchestre de chambre qu'il a lui-même constitué avec les meilleurs artistes de Stuttgart et d'autres villes proches. Orchestre appelé « Rococo » parce que ces musiciens, rompus à la musique d'avant-garde, ont plaisir à se retrouver pour jouer un répertoire qu'ils affectionnent entre tous, celui de l'époque de Mozart et de Haydn, sans exclure pour autant celui de Schubert, par exemple, cet autre Viennois à l'inspiration si poétique.

Avec une grâce parfaite, nos musiciens interprétèrent tout d'abord le Divertissement en Fa majeur KV 138 de Mozart. Après quoi l'on entendit l'étonnant Concerto pour contrebasse et orchestre à cordes de K. D. von Dittersdorf. Pour le jouer dans sa version originale, le soliste, Helmut Hofmann, a fait construire une contrebasse spéciale d'où il tire des sonorités inattendues. Œuvre intéressante qu'il faut voir jouer. Les cinq Menuets et six Trios de Schubert forment une œuvre unique en son genre que l'on entend rarement à cause de la grande difficulté de l'exécution. L'extrême raffinement de l'écriture ne s'impose pas d'emblée à des auditeurs non avertis, d'autant plus que les tempi nous ont paru quelquefois un peu lents. Mais il n'est pas facile d'entrer pour la première fois dans un style aussi dépouillé.

La Symphonie en Do mineur de Mendelssohn, œuvre de jeunesse, nous a procuré des moments d'intense émotion. Nous pensons particulièrement à ce merveilleux Andante où les registres aigus, divisés en quatre voix, baignent dans une lumière absolument diaphane, puis s'effacent pour écouter la chaude polyphonie des altos et des violoncelles. Nous touchons là l'un des aspects de Mendelssohn qui le situent parmi les plus grands romantiques. Encore un musicien qui gagne à être connu.

En bis, nous eûmes encore le plaisir d'écouter le premier mouvement du Divertimento en Ré majeur de Mozart, gracieux et aérien comme un vol d'alouette. On comprend dès lors que nos jeunes mélomanes aient tenu à fêter notre ami René Klopfenstein dans une réception tout intime. Ils lui ont remis un souvenir qui lui rappellera ses jeunes années passées dans notre maison.

## **Les Justes**

Le drame d'Albert Camus représenté le 11 janvier par les « Réalisations théâtrales de Paris » offre à la mise en scène les difficultés propres à la pièce à thèse.

Les Justes, créés en 1949, marquent — d'ailleurs par un retour à la composition dramatique traditionnelle — le terme d'une production théâtrale originale. L'œuvre, dont l'action évoque les milieux terroristes russes du début du siècle, pose un problème moral : la pureté de la fin (l'établissement de l'idéal révolutionnaire de justice garantissant bonheur et liberté à l'humanité entière) admet-elle ou exige-t-elle nécessairement l'impureté des moyens (la violence, l'injustice du meurtre d'enfants innocents) ? Comme l'a bien vu Pierre-Henri Simon « ... le dilemme de l'action révolutionnaire s'y trouve posé dans une évidence géométrique. Admettre l'injustice des moyens, c'est accepter dès le principe l'échec spirituel de la révolution ; mais exiger la pureté des moyens, c'est compromettre aussi dès le principe son succès historique... ».

Au cœur même de la discussion théorique, gît une tension proprement dramatique ; Camus en tire le meilleur parti lorsqu'il campe les personnages de Stépan, le doctrinaire qui refuse toutes limites au nom de l'absolu révolutionnaire, de l'idée pure et de Kaliayev, qui, avec Dora et Annenkov, croit en une justice inséparable de la vie et de l'amour du prochain, car « ... les hommes ne vivent pas que de justice ». Or, pour réconcilier la justice et l'innocence, pour résoudre le conflit, il n'y aura finalement qu'un choix : le sacrifice, la mort.

## Ballet-Théâtre Contemporain

Ou la révolution de l'art, dans la danse classique ! Pour ne pas dire carrément, un nouvel art : le ballet classique. Car le ballet contemporain a rompu les amarres. Il n'a vraiment plus qu'une lointaine et vague parenté avec la danse figurée, genre pièce mimée sur un argument ou un thème. Le ballet actuel se veut absolument autre.

Dans un corps de ballet comme celui d'Amiens, le danseur se révèle totalement, avec ses possibilités techniques et artistiques bien sûr, mais aussi ses réflexes, son tempérament et son caractère, pour former avec le reste de la troupe une qualité d'ensemble, une même ligne musculaire, une même respiration.

Les Jeunesses Musicales de Saint-Maurice nous ont offert, le vendredi 4 février dernier, cette révélation grâce à l'une des plus brillantes troupes de ballet contemporain, celle d'Amiens.

Lorsque le rideau rouge s'ouvre sur les Danses Concertantes d'Igor Stravinsky, une vision colorée et vivante s'offre au regard des spectateurs. Du rouge, du vert, du noir, du bleu, du mouvement. Il n'y a pas de danseurs et de danseuses. Il y a une troupe qui exprime et qui vit. Et c'est l'important.

« Hi-Kyo » est fraise et violet. Un poème à deux ? plus exactement deux danseurs qui parlent avec leur corps comme le musicien parle avec son instrument.

Le « Requiem », sur une musique de Ligeti, était la danse la plus attendue, celle du moins qui excitait le plus notre curiosité. Cette œuvre toute jeune, puisqu'elle date de 1965, est peut-être pour le spectateur moyen, la plus difficile. Parce qu'elle le dépasse. La force d'expression, l'intelligence du geste, la vigueur de l'image est extraordinaire. Une impression indéfinissable, qui tient à la fois du cauchemar et du désir de vivre, demeure après l'extinction de ces verts crus, de ces rouges violacés, de ces bras qui hurlent.

D'une tout autre veine est le dernier tableau « Ho Pop », chef-d'œuvre qui n'incitera personne à crier au scandale en reconnaissant la Sonate au Clair de Lune de Beethoven. Pantomime ou pastiche, cette réalisation est remarquable.

Le Ballet-Théâtre Contemporain d'Amiens a quelque chose à dire : il parle un langage de notre temps. A nous de sortir de notre chrysalide pour aller à sa rencontre...

## **Rencontre avec le Docteur Jean-Jacques Déglon : le problème de la drogue**

Le problème de la drogue est souvent mal posé. Une littérature aussi abondante qu'imprécise à ce sujet risque, avec un ton moralisateur au surplus, de court-circuiter auprès des jeunes toute nouvelle entrée en matière sur ce grave problème de notre temps.

C'est pourquoi, ce 8 février dernier, le Docteur Déglon a tenu à faire un exposé de base concis, scientifique, suffisant pour engager une discussion très féconde en deux temps : d'abord en grand groupe, puis en un cercle restreint jusque tard dans cet après-midi de fructueuse réflexion.

Il fallait en premier lieu bien situer la question, en commençant par s'entendre sur la signification du mot « drogue ». L'alcool en effet est une première drogue. En Suisse, plus de 100 000 alcooliques chroniques à soigner. De plus, l'an dernier, on y a consommé plus de 200 millions de comprimés de calmants, autre forme de drogue.

Le problème de la drogue ne se pose donc pas seulement face aux jeunes, mais bien face à toute une époque, la nôtre, à la recherche de dérivatifs : l'alcool, le tabac, les médicaments pour pallier une angoisse, une tension grandissante...

Mais il reste sans doute « la drogue », au sens précis où on l'entend aujourd'hui désormais. Là encore il faut distinguer différents types de drogue :

1. les dérivés du chanvre indien : haschisch, marijuana ;
2. les hallucinogènes : LSD, etc. ;
3. les médicaments excitants ou calmants ;
4. les stupéfiants : l'opium et ses dérivés.

On n'est pas encore au clair sur la toxicité du haschisch. Le 80 % des fumeurs de haschisch en reste là. Les autres font l'escalade des autres types de drogue à la toxicité certaine. Et c'est la déchéance qui commence, s'accroît par l'accoutumance et va d'un état de dépendance psychique à l'égard des drogues dites mineures, vers un état de dépendance physique à l'égard des drogues majeures à usage intraveineux. Esclavage ici sur terrain biologique où il n'est plus question de résistance de caractère.

Un document audio-visuel a illustré la description trop brève des diverses étapes de cette mort lente de l'âme et du corps.

La discussion ouverte ensuite a permis de mettre en lumière plusieurs points dans un climat de très grande objectivité :

— la politique du trafiquant de drogue qui spéculé sur ce mal et tient à créer lui-même à son profit l'état de dépendance décrit tout à l'heure par la vente à très bas prix ou même l'offre gratuite à sa jeune clientèle de la première dose fatale ;

— l'illusion sur l'amélioration objective, par la drogue, de la création artistique ;

— le danger de l'usage des amphétamines dans le sport, etc.

L'atmosphère de dialogue qui s'est créée entre le Docteur Déglon et son auditoire a permis bien d'autres réponses pertinentes à la quête intelligente de nos jeunes. Une expérience à continuer...

### **Conférence du Révérend Père Joseph Bochenski, O. P.**

Le jeudi 10 février, les élèves des classes terminales ont eu la chance d'assister à une conférence du Père Joseph Bochenski, O. P., professeur à l'Université de Fribourg, sur **les principaux courants de la philosophie contemporaine**.

Après avoir souligné l'incomparable vitalité de la philosophie européenne de l'Entre-Deux-Guerres, le Père Bochenski nous indique que ces courants sont désormais dépassés. A l'heure actuelle, il nous apprend que, malgré le très grand nombre de philosophes, il n'existe pas de courant unique et original, mais des courants déchirés avec trois centres (Europe, USA, URSS), déterminant trois groupes : le courant continental en Europe (divisé, existentialisme au néo-thomisme), le courant analytique aux Etats-Unis (divisé en analyse dure ou molle, platonisme et nominalisme), le courant marxiste en URSS, bien vivant mais très différent des autres (divisé en dialecticiens et aristotéliens). La plupart sont cosmocentriques.

Malgré ces courants, le Père Bochenski considère la situation comme défavorable. Il compare notre époque à celle de Socrate, et attend qu'un Socrate survive.

En réponse à des questions soulevées, le Père Bochenski parla du rôle de la philosophie, de l'importance de la logique et de la sémantique.

## **Meurtre dans la Cathédrale**

Le jeudi 17 février, le Théâtre des pays de Loire a présenté une remarquable interprétation de l'œuvre de T. S. Eliot, « Meurtre dans la Cathédrale ». Cette pièce, écrite en 1935 déjà, fut créée en France au Vieux-Colombier, en 1945, par le regretté Jean Vilar.

Historique, politique, religieuse, mais surtout humaine, l'œuvre rayonne d'un lyrisme intense et chaleureux aux résonances parfois claudéliennes. Le drame lui-même, moins riche et moins vaste que celui d'Anouilh, « Becket ou l'honneur de Dieu », paraît un peu statique et intérieur : conflit entre le temporel et le spirituel, recherche d'une sainteté sans compromission. Stylisé à l'extrême et réduit à presque rien, il illustre le retour, la présence apaisante et la mort de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket. Il s'agit plutôt d'une cérémonie, sorte de mystère au sens médiéval du terme, célébration d'un martyr accompagné par l'espérance, la prière et la désolation d'un chœur de femmes, miroir très vibrant de l'action.

Le jeu nuancé, tout de bonté et de sérénité, de Robert Party donna la parfaite mesure d'un rôle un peu ambigu, mais qui apportait la meilleure et la seule vraie réponse d'un personnage controversé par ceux-là mêmes qui venaient de l'assassiner.